

Tout a commencé avec les arbres

Anne Guilbault

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guilbault, A. (2011). Tout a commencé avec les arbres. *Moebius*, (128), 77–80.

ANNE GUILBAULT

Tout a commencé avec les arbres

« *Tant qu'elles tiennent à l'arbre, les ombres vivent encore [...].* »

Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*

Elle se souvient de tout. Ses mains : un écran sur lequel elle projette des images du passé. Elle y voit défiler des enfants. Elle marche avec eux vers l'école de brique rouge où ils apprennent à grandir. Autour, ce n'est déjà plus l'automne ; il a neigé pendant la nuit.

Elle possède au creux d'elle-même un grand terrain de jeu et le pouvoir des saisons au bout des doigts. Elle l'a découvert la veille. Il y a en elle autant d'espace que l'espace de ce grand pays de froid qui l'a vue naître.

Elle marche avec les autres enfants et elle fait bien attention à ne pas remplir cet espace – pas tout de suite – à garder intacte sa légèreté, de ne pas poser le pied sur les fissures du trottoir.

Un incendie, plus loin, fait rage. Elle en respire l'odeur sur ses mains, dans ses cheveux dénoués. Elle est à la fois la terre et le ciel enfumé, son sang bat dans les arbres. Les camions de pompier ne l'effraient pas.

La veille, pour la première fois, elle a pris dans ses mains tout ce qui pouvait y tenir : les rues et les couleurs de l'enfance, la maison hermétique et les arbres qu'on coupe, les voitures qui heurtent les petites filles téméraires, les infirmes qui passent en riant dans la rue, le cirque et la kermesse de l'église, la tristesse de la mère et la certitude que cette route si droite, si sage ne mène nulle part.

La veille, assise en Indienne sur son lit, à 19 h 10, elle a commencé à replanter les arbres coupés de l'enfance. Elle a pris dans ses mains ce qui alourdit le ventre et la tête. Elle a mis de l'ordre dans les images. Elle a trié et classé les gestes et les douleurs. Elle a compté les cailloux perdus et les bracelets égarés, recollé les coquillages piétinés, reconstruit la maison sans âme avec de vrais murs et des fenêtres qui ouvrent, des portes qui grincent et des caresses dans chaque pièce.

La veille, ses petites mains ont travaillé bien fort. Elle a joué dans la boue et l'eau de pluie, dans le sable rouge de la grève et les tas de feuilles mortes du jardin. Elle avait de la terre sous les ongles.

Ensuite, elle s'est recroquevillée sur le lit. Elle a déposé son crayon. Elle a plié les feuillets. Elle a fermé les yeux. Elle a écouté battre le sang de la maison. Elle a senti son silence devenir torrent et son cœur exploser.

Quand elle a rouvert les yeux, elle avait sur les doigts des odeurs qui ne devaient plus rien à l'enfance.

Maintenant, elle prend les pierres dans son ventre pour les poser sur la commode devant elle. Les pierres font un bruit sourd sur le bois usé.

Un jour il y a eu les arbres coupés, l'incendie de l'église, les livres écrits, le désir de fuite et le choix de rester, l'agonie du père – son dernier regard –, la naissance de l'enfant, une maison près du fleuve, le cercueil de la mère, les hommes quittés et le doute quant aux chemins choisis, la violence du doute...

En chaque pierre une vie. En chaque pierre un pas, un geste, un adieu. En chaque pierre un morceau de son visage.

Elle se souvient d'avoir eu peur de vieillir. Elle se souvient que cela n'a rien changé au cours des choses. Elle se souvient d'un papillon aux ailes arrachées dans la chaleur de juillet. Elle se souvient de l'impact de la voiture contre son front. Elle se souvient des tours qui se sont effondrées, entraînant le ciel dans leur chute, et de toutes les guerres qui ont suivi.

Elle se souvient du désir qui battait dans son ventre, du manque qui faisait trembler ses mains. Elle se souvient

du plaisir de porter des robes légères et du parfum dans les cheveux quand il n'y avait encore ni maison ni arbre qui lui appartenait.

Elle se souvient du regard de sa fille à peine sortie d'elle dans la lumière de l'aube. Dehors, la ville était devenue forêt.

Elle pense : « Il y a des maisons sans jardins. Il y a des jardins sans arbres. Il y a des arbres sans jardins. Il y a des maisons sans arbres autour pour les protéger de la colère du monde. Mais il n'y a pas de ciel sans les arbres. Et il n'y a pas d'imagination possible sans le ciel. »

Elle pense : « Tout a commencé avec les arbres. »

Elle se souvient de l'érable argenté ; il poussait devant la fenêtre de la première chambre d'écriture. Puis de l'écran que formaient les sept peupliers entre la rue et la maison hermétique, entre elle et le monde. Elle se rappelle avec clarté les petites verrues rouges sur les feuilles du saule pleureur. Sous son ombre galopaient des chevaux, dansaient des fées. Elle se rappelle le vide laissé par ces arbres coupés ; les chevaux avaient regagné la plaine, ne restaient plus que les bicyclettes appuyées contre la remise, témoins de l'ennui.

Elle se dit : « Tout finira avec les arbres. »

Des enfants courent là-bas, dans le parc. Elle les entend rire. S'en vont-ils vers une école de brique rouge où on leur apprend à grandir ? Ont-ils peur de tomber dans les sillons de ses mains ?

Maintenant, elle n'a plus de visage. Elle n'a presque plus de regard. Elle n'a plus de maison non plus. Seulement cette chambre parmi les autres chambres dans un édifice hermétique et froid. Et l'arbre, de l'autre côté de la fenêtre.

Elle a fini d'écrire il y a longtemps. Ses livres sont posés sur la commode, à côté des pierres. Elle se répète : « Tout finira avec les arbres. » Elle le sait. C'est ainsi que les choses doivent se passer. Comme elle sait qu'il y aura désormais l'attente dans cette chambre blanche, et les jours douloureux, et l'oubli de ce qui a tremblé un instant dans sa poitrine... Elle sait qu'elle veut partir avant la noirceur et le silence. Comme elle sait qu'il suffit d'un arbre devant une fenêtre pour survivre à une maison sans joie.

